

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mathias Brunet

Renald Bérubé

Number 129, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2008). Review of [Mathias Brunet]. *Lettres québécoises*, (129), 49–49.

☆☆ 1/2

Mathias Brunet, Robert Bédard. *Le champion méconnu* (préface de François Godbout), Montréal, La Presse, 2007, 94 p., 34,95 \$.

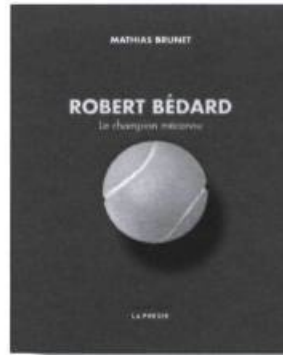
Quand le tennis était joué par des « amateurs »

Les premiers échanges furent courtois mais sans fioritures, chacun voulant réviser son argumentaire avant la grande dialectique. Avec ses longs coups droits qui maintenaient Blin derrière la ligne de fond de court, Gredzinski cherchait à dire quelque chose comme : Je peux bavarder comme ça des heures. Ce à quoi Blin répondait des : Comme vous voudrez, précis et patients, en alternant coups droits et revers. (Tonino Benacquista, Quelqu'un d'autre)

Robert Bédard fut un grand joueur de tennis. Le meilleur de l'histoire du Québec, selon un sondage effectué par le magazine *Tennis-Mag* « auprès de 25 experts en la matière », et dont les résultats furent publiés dans sa livraison de juillet 2006 — le livre de Mathias Brunet tient à rappeler ce fait dès sa première page. Un grand joueur de tennis et un superbe athlète qui eut à choisir, « déchiré », entre le hockey (les Rangers de New York l'invitent à leur camp d'entraînement), le baseball (les Indians de Cleveland l'invitent de même à un camp d'entraînement) et le tennis (p. 35). Né en 1931 à Saint-Hyacinthe puis élevé à Sherbrooke (p. 15), Bédard a alors 19 ans; même s'il pratique le tennis depuis peu, trois ans, il a déjà remporté des victoires surprenantes et participé à des tournois nationaux. Georges-Étienne, son père, tranchera : les études d'abord, avec lesquelles s'accorde bien le tennis.

Un an et une étonnante victoire à la Coupe Montréal plus tard, Bédard, grâce à une bourse d'études du gouvernement Le Noblet D., se joint à l'équipe de tennis de l'Université de Californie à Los Angeles, UCLA la prestigieuse. Il arrive en pays californien à l'automne 1952; « c'est là que j'ai appris à jouer au tennis », dit-il (p. 35). Il ne prendra sa retraite que 15 ans plus tard, en 1967, à 36 ans, après avoir, en tournoi de Coupe Davis et dans des tournois majeurs comme Wimbledon, affronté les plus grands de son époque, Ken Rosewall, Lew Hoad et Roy Emerson entre autres. Sans oublier que pendant dix ans, de 1954 à 1964, Bédard ne sera jamais battu par un compatriote : 216 victoires consécutives ! (p. 71)

Mais d'où est venu au jeune joueur de baseball et de hockey le goût du tennis ? Car celui-ci, alors, n'avait ni l'importance ni le prestige, le *glamour*, qu'on lui connaît aujourd'hui. En ces années cinquante, sauf pour le *Kramer & Co Tour* organisé par Jack Kramer et au sein duquel évoluent des joueurs dits professionnels (Pancho Gonzalez, Frank Sedgman, Pancho Segura et quelques autres) pour « des bourses pouvant aller jusqu'à 4000 \$ par tournoi » (p. 42) en l'année 1954, la plupart des joueurs sont des « amateurs » qui jouent pour leurs pays en Coupe Davis et qui doivent se débrouiller pour trouver les moyens financiers qu'exige leur participation aux divers tournois dans le monde. Étant entendu que les « amateurs » australiens par exemple, qui sont les grands du tennis, ont l'amateurisme plus aisé qu'un Bédard qui doit aussi enseigner (à Bishop's notamment) afin de rendre les fins de mois souriantes et habitables. Retour à la question de tantôt : d'où vient chez le jeune Bédard le goût du tennis ? D'une raquette donnée, en guise de remerciement, par Leopold Drolet à Georges-Étienne Bédard, directeur à Sherbrooke de la succursale



de la Banque impériale de commerce, qui vient de lui consentir un prêt (p. 27); l'ironie du sport, écrirait Antoine Blondin, voudra que ce monsieur Drolet fonde, deux ans plus tard, en 1949, « la célèbre compagnie d'équipement de hockey Sherwood » (p. 28).

Un beau livre, dira-t-on avant de nuancer, que celui de Brunet. Nuance : un bel objet-livre. Qui, de toute évidence (le prix de vente est éloquent), a disposé de solides moyens matériels pour arriver à ses visées. Sur ce plan, *Robert Bédard. Le champion méconnu* est l'équivalent d'un as ou d'un smash imparable.

Voyez la couverture : sur un papier légèrement granuleux de couleur rouge terre battue (couleur qui encadre aussi plusieurs pages de l'ouvrage), une balle de tennis blanche — pour souligner (p. 4) qu'à l'époque de Bédard la balle n'était pas de couleur jaune; cela viendrait plus tard, en 1978. De même, l'ouvrage contient un nombre impressionnant de fort belles photos, certaines plus connues (p. 60-64 et 69-70), d'autres qui semblent à ce lecteur, vieil (!) admirateur de Bédard, probablement inédites jusqu'ici : celle de la page 33, qui montre Bédard et son épouse, Ann Stacey, joueuse de tennis, sur le point de se donner la bise au-dessus d'un filet de (ajouter ici le mot qui convient, selon vous); celle de la page suivante, 34, montrant Bédard en hockeyeur, et d'autres encore. Mais pourquoi tant de photos sans légende, la (presque) première (p. 17) et la dernière (p. 92), pour ne mentionner que celles-là ? Nous devinons-savons qu'il s'agit d'une photo relativement récente de Bédard dans le premier cas, d'une photo de lui et de son épouse dans le deuxième — pourquoi ne pas le dire en essayant de cerner moments et lieux au plus près ?

Et puis, il y a le(s) texte(s) du livre; les textes qui sont des témoignages de tennismen ayant joué contre Bédard, témoignages dont on sait à l'avance qu'ils seront favorables dans un ouvrage qui veut célébrer « le champion méconnu », ceux de Gordon Forbes et Don Fontana étant très intéressants. Le texte de l'auteur lui-même ensuite : bien sûr, il est loin d'être sans intérêt, les passages cités par ce compte rendu veulent en attester. Mais comment dire poliment que ce texte ressemble à un reportage qui utilise le collage-montage de clips rapides afin de couvrir comme par brefs clichés écrits une carrière qui méritait mieux et davantage ? Si ce livre arrive à point nommé et si son intitulé traduit bien la réalité, le texte écrit par Mathias Brunet apparaît comme trop court, trop bref, révélant des recherches trop tôt arrêtées, « pressées ». En fait, le plus beau texte de cet ouvrage, texte magistral même, est celui du préfacier, François Godbout, le jeune tennisman gaucher qui « montait » alors que Bédard avait atteint son apogée, le jeune gaucher qui pratiquait le tennis tout en menant ses études de droit à l'Université de Montréal; cette préface brosse de Bédard un portrait magnifique, écrit d'une plume aussi sûre et intelligente que le jeu de celui qu'elle salue.

L'adolescent qui en ce lecteur — comme en chacun-chacune, vœu très cher — continue de signaler sa présence et de se souvenir se rappelle cet extraordinaire match joué en éliminatoires de Coupe Davis par Bédard à Québec en 1960, le 15 juillet, contre l'Étatsunien Bernard Bartzen, qui fut du *top 10* aux États-Unis entre 1953 et 1962, avec une fiche de 15-0. Bédard perdit ce match après avoir mené par deux sets : 7-5, 6-4, 0-6, 2-6, 2-6. Vous savez bien pourquoi il perdit : ses célèbres « crampes », dont il apprit bien plus tard qu'elles étaient causées par le manque d'eau; on lui disait de ne pas boire (p. 73-74). Et le double qu'il joua le lendemain avec Fontana (perdu 12-14, 3-6, 2-6); et Godbout qui joua aussi dans cette série-là. Pourquoi n'avoir pas inclus dans ce livre, à la fin, une « fiche » qui aurait fait le point sur le parcours tennistique de Bédard ? Pour tout dire : de même qu'on affirme, dans les milieux sportifs, que les meilleures transactions (échanges, signatures d'agents libres, etc.) sont parfois celles qu'on ne fait pas, il arrive en édition qu'il vaille mieux retarder la sortie d'un ouvrage plutôt que de publier un texte mal ficelé. Un livre sur Robert Bédard, cela relève de la pertinence; mais Bédard méritait bien davantage que ce que raconte l'ouvrage de Brunet.